

Thomas Wauquier

Mais pourquoi diable Malraux n'était-il pas espagnol ?

Souvenirs de l'année 1936 en Espagne

Quels souvenirs laissent aux Espagnols le combattant Malraux et la guerre d'Espagne, soixante après les faits, alors que la France transfère les cendres de son grand écrivain engagé au Panthéon ? Thomas Wauquier, Conseiller aux Affaires étrangères, chef du service d'information et de presse à l'Ambassade de France e Espagne de 1996 à 1998 témoigne des séquelles profondes et rémanentes laissées par la guerre civile dans un pays où le travail de mémoire est encore en cours.

Mostoles, 25 novembre 1996. Presque 9 heures. Dans ce petit bar de tapas les chaises de métal raclent les dalles de faïence quand les premiers paysages de la Sierra de Teruel, en noir et blanc, apparaissent sur l'écran de la vieille Philips. Une assiette de tartines de morue à portée du verre de Rioja, Juan Pablo et Enrique attendaient de voir un ballon rouler par la lucarne, mais voilà qu'un vieux film de guerre se glisse parmi les nouvelles du jour. – *Tiens, on voit Paris !* – *Non, Enrique, ce n'est pas l'Arc de triomphe, c'est une sorte d'église romaine.* – *Il doit faire froid à Paris.*

Les 22 colonnes du Panthéon. Trois pardessus, beige, gris et noir, gravissent lentement les 11 marches. Un peu en retrait, deux femmes. – *La mère et la fille ?* – *Sûrement un enterrement.* – *Juanito, la couleur est revenue.* Encore un quart d'heure avant le match.

A nouveau des archives en noir et blanc. Des séquences au ralenti. Des photos. Un homme mince, le regard sévère, cuirassé d'une veste à ceinture. Un *gabocho*, un Français parmi des aviateurs espagnols. – *Mais il y avait aussi pas mal de Russes, pas vrai Enrique ?* Le brouhaha s'éclaircit. Quelques soupirs dans la petite salle bruyante quand le Junker 52 cherche sa proie. C'est bien l'Espagne malade d'alors qu'on montre

à nouveau. Depuis l'été 96 les occasions se sont multipliées. *Les présentateurs de télévision disent qu'il faut se souvenir de ces années-là, pour fortifier la démocratie...* Mais pourquoi, cette fois, parle-t-on de Paris et du président Chirac, en même temps que de la défense de Madrid ? Qui a reconnu la photo de Malraux dans sa grosse veste de cuir de l'automne 36 et qui comprend ici l'hommage qui lui est rendu le 25 novembre 1996 au cœur du quartier latin, rue Soufflot ? Que veut dire, vu d'ici, « l'intronisation du penseur français le plus tourné vers l'action », comme le souligne le reporter de T « aux côtés de Rousseau, Voltaire, Zola et Hugo ? ».

Les soixante ans du déclenchement de la guerre d'Espagne avaient suscité dans les médias, dès le début de cette année de commémoration, une mise en perspective quelque peu formelle. Chroniques d'historiens, lectures de poésies du brigadiste John Cornford, polémiques – tertulias – radiophoniques sur le nombre de victimes de part et d'autre. Aller droit aux chiffres avait aussitôt tendu les esprits et sans doute brouillé la réflexion. On avait cité en renfort Robert Payne, Hugh Thomas, Ramón Salas, Joseph M. Solé et Joan Villaroya, Francisco Moreno Gomez. Au chiffre précis de Ramón Salas, qui a calculé 57 662 victimes républicaines de la répression dans la zone nationaliste, on opposait les évaluations plus amples de Hugh Thomas, 75 000. Les pertes franquistes ? 72 334 avait dit Ramón Salas, 65 000 avait dit son frère Jesús. Antonio Moreno, lui, avait compté minutieusement les prêtres et religieux assassinés : 13 évêques, 4 184 curés et vicaires, 2 365 moines et religieuses. Controverses encore, à propos des morts sur les champs de bataille ou à proximité, civils et militaires : 150 000 dit Salas, 200 000 indique Thomas. Polémiques, enfin, quant au deuxième cycle du drame après 1939: les exécutions des vaincus ont-elles duré jusqu'en 1959 ou au-delà ? 100 000 suppliciés écrit Thomas, mais Jackson argumente longuement son calcul de 200 000 victimes.

Dans ce décor de mémoire bloquée, asphyxiée par les arithmétiques inextricables où les étrangers sont invités à déposer, six décennies plus tard, en faveur de l'un ou l'autre camp, l'écrivain Malraux revient à Madrid à peu près à la date où le combattant Malraux était arrivé, un 20 juillet : on relit beaucoup *L'Espoir*, désormais en évidence dans les librairies espagnoles, à l'été 1996.

« Un avion s'approcha, blond dans le ciel lumineux » (chapitre II, Ramos observe un avion nationaliste larguer des bombes en direction d'un train). Quand il est question,

soixante ans après, de la question cruciale de l'aviation, de sa réorganisation par le Ministère de la Défense à partir de la livraison des bombardiers que l'on attend de France, la vision claire qu'a très tôt Malraux de la guerre aérienne est à l'honneur, la rapidité de ses démarches auprès de Pierre Cot et Jules Moch est saluée. Fernando Garcia de Cortazar, spécialiste de l'histoire espagnole du vingtième siècle, déclare en substance à propos de Malraux : ce sont bien nous les Espagnols qui faisons notre histoire, mais ce sont les étrangers qui l'accélèrent.

Les étrangers, en ce mois de juillet 1996, sont d'ailleurs les invités de marque des plateaux de télévision sur la guerre civile. Comme si dans ce débat hispano-espagnol, que les Espagnols n'ont jamais ouvert tout grand mais n'ont jamais voulu clore sans qu'un rai de lumière ne filtre par la porte, l'expérience des étrangers avait un poids particulier par la qualité de l'observation. Cependant, leurs témoignages sont renvoyés dos à dos. Ils ne leur appartiennent pas de conclure. Que l'on ne s'y trompe pas : l'étranger, même s'il a combattu dans la péninsule, n'a pas pu comprendre cette affaire d'Espagnols. Eux seuls peuvent décider du moment de se souvenir et de l'instant d'oublier.

« Oui, il faut oublier la guerre civile », écrivait Laín Entralgo, « à plus forte raison quand on devine toute la vérité et parce qu'on ne peut réellement oublier que ce que l'on a réellement connu. » Est-ce à dire qu'il faut d'abord exhumer, autopsier, puis réenterrer ? Parmi les seuls de son parti, le député du PSOE, Luis Yañez, réclame une révision des procès iniques menés par les tribunaux franquistes dans l'après-guerre. Le chroniqueur David Solar lui répond par l'évasive : « Les fantômes de cette guerre nous habitent encore. Or les faits de guerre ont été occultés, personne ne veut retourner à l'abîme de l'horreur. Nous pourrions donc approcher la vérité que d'assez loin, sans jamais connaître le soulagement de l'oubli. » Tel est le contexte singulier où une « repentance » est souhaitée par les héritiers des deux camps de la guerre 1936-1939, mais rendue impossible par la chape de plomb tombée sur les archives.

Le regard qu'apporte Malraux dans cette histoire de famille, parce qu'il feint la fiction, n'est pas versé au bénéfice direct du camp républicain. Mais il dérange par la construction impeccable des choses vues, là où les Espagnols préfèrent aujourd'hui encore voir un immense désordre.

J'aime constater en lisant Malraux, me dit un universitaire de la Complutense lors d'une soirée d'étudiants, que l'ennemi a aussitôt une figure, une épaisseur humaine, qu'il n'est jamais diabolisé. Ce fin lettré, fils d'un capitaine franquiste, cite Manuel de mémoire : « On ne peut pas commander sans faire confiance aux gens ; les fascistes peut-être, nous pas ... Un homme actif et pessimiste à la fois est un fasciste, sauf s'il y a une fidélité derrière lui ». Quelle fidélité ?, s'interroge mon ami. N'y a-t-il pas chez Malraux des interstices où le contre-espoir se glisse, celui des nationalistes ? Aujourd'hui, soixante ans après, nous sommes à l'affût de toutes les symétries possibles entre les deux camps. Pour rétablir l'équilibre, m'explique-t-il, même au prix de contorsions. L'œuvre de Malraux est historiquement un plaidoyer unilatéral, elle a joué concrètement en faveur de la République à partir de 1937 quand le livre a été publié : mieux qu'un reportage, un roman en direct. Mais le livre n'est pas univoque. Ce sont des zones d'ombre, par exemple la séduction étrange qu'exerce l'espion Alba sur Manuel, qui nous fascinent, nous Espagnols. Malraux a tout compris de notre violence et même, par anticipation, de nos réticences à nous en séparer. Pourquoi Malraux n'était-il pas Espagnol ? Nous serions plus réceptifs, nous pourrions enfin démêler l'écheveau du souvenir.

Les Brigadistes sont-ils tous des amis de Malraux ? J'interroge Santiago Carrillo et Rol Tanguy lors du cocktail très chaleureux que donne chez lui l'Ambassadeur de France pour le retour en Espagne – spectacle invraisemblable – de quatre cents combattants internationaux, reçus solennellement en délégation par le Parlement espagnol, mais évités par les membres du Gouvernement. Du 3 au 9 novembre 1996, par petits groupes, les anciens guérilleros déambulent sur la Gran Via, font le tour de la Cité universitaire, observent les impacts de balles sur les murs. Au Sénat, une promesse a été faite : les Brigadistes sont réintégrés dans l'Histoire espagnole, ils sont désormais citoyens d'honneur, ils pourront demander la nationalité. Passé l'enthousiasme, on apprendra que les obstacles institutionnels à la naturalisation sont difficiles à lever.

Pour nous communistes, Malraux n'a jamais été ni communiste, ni anarchiste, ni trotskiste. Il a été un bon compagnon de route. Les routes n'étaient pas vraiment les mêmes, Malraux s'est trouvé, un peu comme un ingénieur, comme un artiste, au cœur du dispositif logistique de l'aviation. Il cherchait le nerf de la guerre, pour la gagner. Il

savait que seuls les communistes avaient, plus que la force, des idées claires. Il pouvait improviser en cas de difficulté, il contournait sa hiérarchie, nous, nous avions des ordres. Je crois qu'il admirait nos convictions, même s'il a peu connu les Brigadistes.

Dans le grand salon de l'Ambassadeur, un avocat de détenus basques rappelle le bombardement du Palais de Liria, résidence du Duc d'Albe, par des Savoia 80 et des Junkers 52. C'était la nuit du 27 novembre 1936. Des miliciens sont venus sous les bombes sauver la plupart des collections du Palais. Malraux l'a appris, il connaissait ces tableaux. Il avait su, dès son arrivée, de quel côté était la barbarie. James Maan, ancien conservateur de la collection Wallace, est d'ailleurs venu en inspection à Madrid quelques mois après les grands bombardements et a félicité les autorités de la République pour l'état des œuvres d'art au Prado et dans les autres musées. La conversation touche l'art et les bombes. L'art des bombes aussi, tout ce que Malraux, en acteur, transforme en art. Tous les arts de la scène du monde, tragédies et comédies. Vous savez, me dit l'avocat, j'étais là avec le conseiller culturel de l'Ambassade d'Espagne à Paris quand on a posé la plaque « Place André Malraux » dans le 1^{er} arrondissement. C'était fin novembre 1976.

La place s'appelait jusque là «Place du Théâtre français ».